

UN  
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan  
**LE COLLÈGE  
DU CRIME**



P.O.L.

Extrait de la publication



## LE COLLÈGE DU CRIME

Du même auteur,  
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LES JAPONAIS, 2004

Raphaël Majan



U  
N  
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

# LE COLLÈGE DU CRIME

**P.O.L**

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population »*, écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2004

ISBN : 2-84682-032-5

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## « Qui a volé ma moutarde ? »

**L**e vendredi 25 avril 2003 au matin, le commissaire Wallance, cinquante ans, qui ne reçoit d'habitude à son adresse personnelle que des factures, des mailings et des lettres de menaces, a aussi à son courrier une invitation. Elle serait presque grossière, puisqu'elle concerne le mardi 29 avril au soir, si on ne s'y excusait avec une signature illisible de n'avoir trouvé ses coordonnées que tardivement. L'invitation provient de l'Association des anciens élèves du Collège évangélique Jésus de Voltaire où Wallance a fait la majeure partie de ses études primaires et secondaires. Le

Collège est un cours privé catholique dont le nom curieux vient de ce que la première école de l'Institution a été créée rue Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris, si bien qu'elle s'appelait banalement Collège évangélique Jésus de Nazareth, et dont, pour cause de succès, on a ouvert un deuxième établissement boulevard Voltaire, à deux pas de l'ancienne place Voltaire aujourd'hui place Léon-Blum (Collège évangélique Jésus de Léon-Blum ne vaudrait pas mieux), en suivant abusivement le même principe géographique plus qu'historique de dénomination. Le commissaire se souvient très bien de tous ces imbéciles qu'il a dû supporter durant sa scolarité et se doute qu'il n'éprouvera aucun plaisir à les revoir, sinon au fond d'une cellule. Qu'est-ce qui leur prend de l'inviter? Bien sûr qu'il n'ira pas.

Ce vendredi 25 avril est une journée pleine d'aléas pour lui. À peine arrivé au bureau, il y apprend le suicide dans la nuit d'un homme qu'il avait cru de bonne justice d'envoyer au juge Aramandes comme coupable d'assassinat, ce qui, de fil en aiguille, lui donne l'idée de réaliser lui-même



dans la foulée un crime parfait dont il sait non moins parfaitement à qui faire endosser la responsabilité<sup>1</sup>. Tout se passe comme sur des roulettes, de sorte que la journée qui avait si mal commencé s'achève glorieusement. Il n'a plus repensé à l'invitation jusqu'à ce qu'il vide ses poches avant de se coucher, épuisé par ces émotions diverses. Il ne la déchire pas alors, se contente de la classer sur son bureau, toujours décidé à ne pas s'y rendre mais la conservant comme pièce à conviction, signe d'un voyage à Canossa de ses anciens camarades qui n'étaient certes pas ses camarades. À moins qu'ils ne souhaitent sa présence pour le bizuter ? À peine a-t-elle effleuré son esprit que l'idée amuse Wallance. Aujourd'hui, il est assez grand pour qu'on ne se risque pas à l'embêter. « Un commissaire de police, quand même », note-t-il dans un de ses carnets tombés en ma possession. Est-ce cette invitation venue d'un passé cent fois révolu ? Sont-ce les événements du présent (suicide, assassinat, arrestation) et leur rythme ultra-rapide du jour ? Est-ce

---

1. Voir dans la même série *Chez l'oto-rhino*.

leur mélange, prophétisant le proche futur, dans le sommeil du commissaire ? Toujours est-il que, cette nuit du vendredi 25 au samedi 26 avril, Wallance, qui n'a eu aucun mal à s'endormir (s'il y a un problème, sa conscience n'en est pas responsable), fait un rêve que, contrairement à ce qu'il lui arrive généralement, il se rappelle très bien à son réveil.

Ainsi qu'il est fréquent dans les manifestations oniriques, la vraisemblance n'est pas strictement respectée dans son rêve. Suivant les instants, il est un écolier adolescent et un adulte commissaire de police. Il revoit le petit François Planchin lui donner exprès des coups de coude dans les reins quand ils marchent en rang, ce laideron de Marie-Christine de la Borne feindre de croire qu'il lui court après et qu'elle ne veut pas d'un gros alors que c'est tout l'inverse, ce fayot de Bastien Biralomunise (qu'on appelait B.B. comme Brigitte Bardot à qui il ne ressemblait pas du tout) commenter ses résultats en lui disant dix fois de suite devant les autres : « Ne t'inquiète pas Wallance, les derniers seront les premiers. » Sans oublier Rémy Zoc, qui croyait que la bêtise était de l'humour, qui ne

l'appelait jamais par son vrai prénom et qui trouvait drôle de le pousser ou de lui désigner du doigt une fausse tache sur sa chemise ou son pull afin que le petit commissaire baisse la tête pour regarder, et à cet instant l'imbécile relevait son doigt et effleurait le nez de Wallance pour s'en moquer. Quel crétin aussi le père Bouchabet, qui l'avait accusé d'être trop rancunier parce qu'il avait donné un coup de pied à Stanislas Rastirose alors que le lunetté le cherchait depuis des mois, une fois lui avait caché son cahier de textes et une fois son cartable tout entier. « Rancunier », le reproche n'est pas digne d'un éducateur et son injustice avait douloureusement frappé le vertueux enfant. La preuve ? Le commissaire s'en souvient encore et en veut toujours au prêtre qui n'avait pas l'air de savoir ce qu'est la sensibilité à fleur de peau d'un adolescent. Certains irresponsables s'instituent pédagogues qui n'y ont aucun droit.

Dans son rêve, n'importe quel professeur l'interroge comme un moins que rien, la longueur du Mississippi, la différence entre les fonctions logarithme et exponentielle, l'idée que Stendhal avait

derrière la tête en écrivant *La Chartreuse de Parme*, comme ça s'est effectivement produit. Dans son rêve, la justice est rétablie, il n'est plus un petit garçon à la botte d'un fonctionnaire (même si la plupart des professeurs de Jésus de Voltaire ne venaient pas du public) mais le commissaire a lui aussi des questions à poser si on le taquine d'un peu trop près, quels sont les dix premiers articles du code pénal? récitez-les-moi, c'est votre fils qui pratique le trafic de drogue? que faisiez-vous hier entre quatre et six heures du matin quand Untel a été tué? pouvez-vous prouver que l'accident de voiture dans lequel sont morts votre femme et vos enfants n'était pas prémédité? Tous ceux qui le collaient, dans son rêve il les convoque au commissariat et les interroge en faisant sauter dans sa main les clés des cellules comme M. de Loupinian, durant les interrogations écrites ou orales en mathématiques, jouait avec le trousseau de son Alfa-Roméo qui n'était jamais que le modèle le meilleur marché et d'occasion.

Quand il était petit, Wallance n'aimait pas la viande (il a bien changé). Pour en effacer le goût,

il la couvrait toujours de moutarde, ce qui avait l'avantage supplémentaire de montrer qu'il n'était pas une femmelette, contrairement à Rémy Zoc qui trouvait très drôle de faire des blagues mais pleurait chaque fois qu'on lui mettait rien qu'une goutte d'Amora sur le steak. François Planchin et Amédée Coupil s'asseyaient exprès à côté de lui au déjeuner à la cantine et lui chipaient son petit sachet, ou même les deux quand Sophie Destivonne, qui était boîteuse et généreuse, lui avait donné le sien. Dans son rêve, Wallance se retrouve confronté à cette vieille et triste situation, mais il est commissaire de police et, au lieu d'être obligé de se laisser faire, il se lève en criant : « Qui a volé ma moutarde ? » et sort son bic et son calepin, après avoir tâté la poche où il a son pistolet. Les autres ne rigolent plus. Il mène des interrogatoires, prend des notes et emmène en prison François Planchin et Amédée Coupil en demandant ironiquement à la cantonade : « Y a-t-il d'autres courageux qui sont solidaires ? » Personne ne bouge. François Planchin et Amédée Coupil se mettent à pleurer en réclamant pitié. « Pitié, commissaire », disent-ils dans le

rêve. Et, magnanime, Wallance les fait se rasseoir après qu'ils ont incliné la tête avec respect et promis qu'ils ne recommenceront jamais. Bien au contraire, ils offrent leur sachet de moutarde au commissaire et mangent leur steak sec.

Dans son rêve, Wallance rend aussi une dernière petite visite au père Bouchabet. Il va le voir à la confession, sans témoin. Il ôte la grille de séparation d'un coup et flanque son pistolet contre la tempe du prêtre en l'obligeant à répéter dix fois « Je suis un mauvais pédagogue rancunier » et vingt « Je ne mérite pas d'enseigner ». Le prêtre s'exécute. Dans son rêve, les hommes d'Église n'ont nullement cette indifférence à la mort, cette excitation de la prochaine rencontre avec Dieu dont ils font des gorges chaudes tout au long des heures de catéchisme. Cette contradiction énerve d'ailleurs le commissaire qui, et le rêve est en cela fidèle à ce qu'est souvent sa conduite dans la réalité, n'est pas apaisé par la soumission de sa victime et abat quand même le père Bouchabet d'une bonne balle. Par un raisonnement tarabiscoté, il prétend dans son rêve que l'absence soudaine de confesseur ne peut être

interprétée que comme un signe divin qu'il n'a à se confesser de rien. À son réveil, Wallance note dans son agenda pour la soirée du mardi 29 avril : « Jésus de Voltaire. » Sa mission le lui commande, il ira.





## « Popaul le policier »

**L**e mardi 29 avril 2003 est aussi, avant même la soirée, une journée particulière pour le commissaire. Elle marque la fin, du moins pour lui, de la prospère affaire à tiroirs qui s'est déployée à partir de Thomas Albaton, informaticien qui semblait penser que tout le monde a le droit de voler sa femme à un policier, et de la personnalité du docteur Miradant, oto-rhino villa Amélie, dans le XX<sup>e</sup><sup>1</sup>. Contraint à la dernière minute par sa hiérarchie de se rendre à un double

---

1. Voir *Chez l'oto-rhino*.

enterrement, Wallance a flâné au Père-Lachaise avec une cravate fantaisie qui n'est pas son genre et qu'il se réservait pour la soirée, afin que ses anciens condisciples ne croient pas que, sous prétexte qu'on est commissaire, on mène une vie aussi terne que son habillement.

Il arrive à dix-neuf heures cinquante, avec une bouteille de champagne milieu de gamme qu'il a cru généreux d'apporter. Il y a déjà du monde. Au début, il ne reconnaît personne, mais il se rend bien compte que certains ou certaines sont venus avec femme ou mari, à les voir il ne comprend pas si c'est pour s'en vanter ou s'en débarrasser.

– Alors Popaul, on est dans la popolice ? lui dit d'une voix tonitruante en traversant la salle vers lui un gros petit homme presque chauve avec une moustache ridicule, provoquant des rires multiples.

Ce ton, c'est Rémy Zoc.

– Je vois que tu as perdu tes cheveux plus vite que ta bêtise, que ton humour je veux dire, dit Wallance immédiatement exaspéré mais que ça ne gêne pas, bien au contraire, c'est mû par l'exaspération qu'il est venu à la soirée, c'est d'elle qu'il tire sa force.

Sa réponse est toutefois perdue dans le brouhaha qui suit la question de Rémy Zoc. Partout, il entend : « C'est vraiment Popaul ? », « Il est vraiment flic ? », « Alors tu as trouvé qui c'est, l'homme qui tua Liberty Valance ? ». En plus de Popaul qui se réfère à son vrai prénom, les autres élèves et même des professeurs l'appelaient souvent Liberty à cause de son nom et du film de John Ford où James Stewart se flatte à déplorable titre d'avoir abattu de toute sa naïveté le fameux desperado.

– Ça n'a pas l'air d'être les vaches maigres, chez les flics, continue le boute-en-train, maintenant parvenu tout près de lui, en tapotant grossièrement le ventre de Wallance sans penser à comparer avec le sien qui est bien plus gros.

Des gens surgissent de partout et il doit se tourner de tous les côtés afin de serrer des mains, moites pour certaines, qu'on lui tend en disant :

- Je suis François Planchin.
- Je suis la femme de Bastien Biralomunise.
- Je suis l'époux de Marie-Christine, vous deviez la connaître comme Marie-Christine de la Borne.

– Je suis Sophie La Rangerie, anciennement Sophie Destivonne.

– Tu te souviens d'Amédée Coupil ?

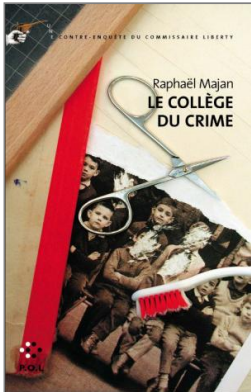
Wallance n'en aurait reconnu aucun. De même qu'il est un mauvais auditeur, écoutant rarement de façon continue quand on lui parle et en faisant porter la responsabilité aux locuteurs qui ne semblent s'exprimer que lorsqu'ils ont quelque chose d'inintéressant à dire, de même il n'est pas un fameux observateur, manquant du moindre don de physiologiste. Quand il a rencontré le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur direct, aux toilettes du commissariat il n'y a pas quinze jours, et que l'autre lui a tendu la main qu'il venait de laver avec un geste condescendant venu manifestement tout droit du haut de la hiérarchie, Wallance a répondu : « Commissaire Wallance. Enchanté », comme s'ils se voyaient pour la première fois. Heureusement, Gou était pressé de revenir dans son bureau où il attendait un coup de fil (il a l'air amoureux, ces temps-ci) et cette méprise n'a pas eu de suite. Là, c'était à qui se présenterait le plus vite, sans aucun souci pédagogique, comme s'ils s'en fichaient que

Photo de couverture : Antonin Louchard  
Conception graphique : Véronique Puvilland

Achévé d'imprimer en septembre 2004  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1874  
N° d'imprimeur : 042446  
Dépôt légal : octobre 2004

Imprimé en France



Raphaël Majan  
**Le Collège du crime**

Cette édition électronique du livre  
*Le Collège du crime* de RAPHAËL MAJAN  
a été réalisée le 17 juin 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en septembre 2004  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846820325)  
Code Sodis : N45226 - ISBN : 9782846820325  
Numéro d'édition : 2828